

Pourquoi défendre la littérature ?

William MARX

Gustave Flaubert se plaignait bruyamment d'être en butte à ce qu'il nomme « la haine de la littérature¹ » : c'est à lui que j'ai emprunté le titre de mon dernier livre². En vérité, et fort heureusement, une telle haine est bien rare, avec tout ce qu'elle suppose d'investissement affectif. Ce qui n'empêche pas, en revanche, les attaques en tout genre contre la littérature. Le plus souvent, ces attaques sont lancées froidement, cyniquement, sans passion, pour de bonnes ou moins bonnes raisons, avec les meilleures ou les pires intentions. Ces attaques sont de tous ordres, on les retrouve à toutes les époques ou presque, sous tous les régimes, dans toutes les bouches, car voici 2500 ans que la littérature est sujette à toutes les critiques et toutes les accusations de la part de philosophes et de théologiens, de prêtres et de pédagogues, de scientifiques et de sociologues, de rois, d'empereurs et même de présidents de la République. J'ai donc essayé de retracer cette autre histoire de la littérature occidentale depuis les origines, une histoire pleine de bruit et de fureur, de bêtise, d'hypocrisie et d'ignorance, avec ses querelles et ses combats, ses défaites et ses triomphes, ses stratèges, ses traîtres et ses héros.

J'ai dit : *littérature occidentale*. Tel est en effet le domaine culturel et géographique auquel s'est limitée mon enquête. Et le fait est que, depuis que le livre est paru et que je suis invité à en parler dans différents cercles et différents pays, je rencontre toujours un intérêt aigu pour cette thématique, et l'on m'apporte de nouveaux exemples d'attaques contre la littérature que j'aurais pu intégrer dans le livre si je les avais connus plus tôt. Mais défendre la littérature

¹ Émile Zola, « Mes souvenirs sur Gustave Flaubert », *Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, 11 décembre 1880, p. 199.

² W. Marx, *La Haine de la littérature*, Paris, Éditions de Minuit, 2015.

a-t-il un sens au Japon, dans un pays qui, à mes yeux, s'identifie à la quintessence de la vie lettrée ? C'est ici en effet que j'ai rencontré le dieu de la littérature et des études, Tenjin-sama, alias Sugawara no Michizane, dont j'ai scrupuleusement visité les sanctuaires partout où je les rencontrais.

Je pose donc la question : pourquoi défendre la littérature au pays du dieu de la littérature ? La réponse, hélas trop facile, est double. La première est d'ordre historique et religieux : c'est que le dieu de la littérature n'est devenu dieu que pour avoir été attaqué et exilé ; telle fut en effet la tragique histoire de Michizane, à qui les titres universitaires et l'excellence poétique ne servirent que de piètre rempart contre les intrigues de la cour impériale. La haine des lettrés se donnait déjà libre cours à la cour de Heian.

Quant à la seconde raison pour laquelle il conviendrait de défendre la littérature au Japon, elle relève de l'actualité et est encore présente à tous les esprits, puisque c'est dans ce pays qu'en 2015 le ministère de l'Éducation a demandé à plus de cinquante universités de fermer ou de réduire leurs départements de sciences humaines et de sciences sociales. Cette annonce a fait frémir tous les spécialistes des humanités non seulement au Japon, mais dans tous les pays du globe, car la plupart des pays, et non pas seulement le Japon, voient surgir de telles menaces sur les études de lettres. La montée des populismes en Europe comme en Amérique fait craindre partout la multiplication de telles attaques au nom d'une pseudo-rationalité économique, qui n'est en vérité qu'une rationalité à courte vue, et donc erronée.

Certes, la littérature et les études littéraires ne sont pas ici les seules concernées : l'ensemble des sciences humaines et sociales le sont. Mais l'attaque reste assez emblématique du peu de prix qu'on accorde aux savoirs lorsque ceux-ci ne relèvent pas des sciences de la nature et des sciences dites exactes, comme si, dans ce monde où les relations entre les êtres humains et entre les cultures deviennent de jour en jour de plus en plus compliquées et susceptibles de provoquer des conflits où l'espèce humaine pourrait s'évanouir

entièrement, l'on n'avait pas besoin de ces passeurs, de ces interprètes, de ces experts en humanité que sont et qu'ont toujours été les lettrés et les écrivains. Comme si la littérature n'était pas dépositaire d'un savoir plurimillénaire dont la connaissance se révèle chaque jour plus nécessaire si l'on veut débrouiller les conflits contemporains.

Si, par exemple, on veut comprendre quelque chose à l'islam contemporain, à sa complexité, à ses ambiguïtés, si l'on veut faire la connaissance de musulmans d'aujourd'hui, n'aura-t-on pas plus vite fait en lisant un roman d'Orhan Pamuk, l'immense écrivain turc, couronné du prix Nobel de littérature en 2006, qui met en scène précisément ces problématiques, plutôt qu'en lisant des articles de journaux, si informés soient-ils ? Le roman vous aura fait entrer dans la vie même de la Turquie contemporaine, il vous aura fait prendre le masque même des personnages, vous aurez adopté leur existence le temps de quelques centaines de pages, d'une façon telle que vous sortirez de cette lecture transformés, comme aucune approche de l'extérieur ne serait capable de le faire, ou comme seul un long séjour d'exploration ethnologique vous l'aurait permis. La forme littéraire, le style, comme le dit Marielle Macé, est aussi une manière d'être : de là sort la valeur ontologique, existentielle de l'écriture littéraire. Lire, c'est vivre, et vivre parfois d'une autre vie que la sienne. C'est enrichir sa propre existence de celle des autres, du souffle d'un écrivain, qui vous donne d'entrer dans le rythme de sa propre respiration.

Pourquoi donc défendre la littérature ?

D'abord, une précision, avant d'aller plus avant : lorsque je parle ici de littérature, j'entends bien la littérature au sens général du terme, non pas des écrivains spécifiques. Si l'on attaque les délires fascistes et antisémites d'Ezra Pound et de Louis-Ferdinand Céline, je n'y vois aucun inconvénient. Il ne s'agit pas là d'attaques générales. Les attaques qui m'intéressent sont les attaques générales, celles qui concernent tous les écrivains et tous les types de textes par principe.

L'antilittérature

Je reprends donc : pourquoi donc défendre la littérature, surtout si la littérature a toujours été attaquée depuis la plus haute antiquité ? Elle ne s'en est pas plus mal portée, après tout, et la voici toujours avec nous, bien présente. De plus, pourrait-on m'objecter, les arguments portés par Platon contre la littérature dans *La République* ne concernent le plus souvent que la poésie de son temps et apparaissent finalement le plus souvent sans objet si l'on veut les appliquer à la littérature d'aujourd'hui.

Qu'est-ce en effet que la littérature ? Beaucoup trop de choses : il n'y a nul objet identique à lui-même, à travers les siècles, auquel se puisse attribuer ce nom si pratique et si vague à la fois ; la réalité est tellement diverse, le nom d'une plate constance. On l'utilise pourtant, sans trop de scrupules, pour désigner des textes dont les plus anciens ont en Occident trois mille ans d'existence.

Dans ces pages aussi, j'utilise le mot de *littérature*, faute d'autre disponible aujourd'hui, par commodité de langage et sous réserve de n'en pas déduire une réalité univoque.

Qu'est-ce donc qui permet de regrouper sous ce nom trois mille ans de poésie, de fiction, de théâtre, Homère et Beckett, Eschyle et Bolaño, Dante et Mishima ? En toute logique, rien — sinon justement le fait que ce discours ait été mis au ban de tous les autres et qu'on s'y soit sans cesse opposé : adversaire permanent, ennemi public numéro un, celui qu'on a le plus de plaisir à mépriser, attaquer, dévaloriser.

Discours toujours le plus faible, le plus suspect, toujours en voie d'être démodé ou dépassé. Les autres discours ont tous une identité positive, discutable parfois, mais revendiquée : la philosophie recherche la sagesse, la science la vérité de la nature, la théologie la connaissance de Dieu, etc. Seule la littérature n'a pas d'objet propre : elle en avait, on les lui a volés.

La philosophie naquit en effet en s'affrontant au discours qui lui préexistait, à savoir la poésie, et en lui déniait toute prétention à

l'autorité, à la vérité, à la moralité. Ainsi définit-elle en creux certains des traits les plus saillants de notre *littérature*.

Dans la Grèce archaïque, la poésie était le discours des Muses : parole de vérité, qu'elles inspiraient. Il n'y avait alors que deux discours fondamentalement fiables : celui de la loi et celui des Muses. Tout autre discours prétendant à une place d'honneur devait se situer par rapport à ces deux-là — précisément ce que fit Platon dans *La République*, en inventant des lois nouvelles et en exilant les poètes, deux actions intimement liées : les condamnations de la poésie ne forment pas un *leitmotiv* du dialogue par hasard.

On sait ce qui arriva : les poètes se retrouvèrent pauvres et nus, et ce dépouillement devint leur destin — ou, pour dire les choses autrement, ce qui reste quand on a tout enlevé, c'est ce qu'on nomme *littérature*.

On peut nommer ainsi *antilittérature* tout discours qui s'oppose à la littérature et la définit en s'y opposant ; et nommer *littérature* tout discours auquel s'oppose l'antilittérature. Pas de littérature sans antilittérature.

Les oppositions aux autres arts (musique, peinture, sculpture, etc.) n'offrent pas les mêmes enjeux ; la ligne de front y est clairement délimitée : elles n'empiètent pas sur le terrain de l'adversaire, ne retournent pas contre lui ses propres armes. L'antimusique se moque des notes de musique, l'antipeinture n'a que faire de pinceaux ou de chevalets.

Ici, en revanche, la confusion règne : le discours antilittéraire partage avec la littérature un même médium, le langage, et il s'ensuit une lutte fratricide pour l'occupation du territoire et son marquage symbolique, toujours à renouveler. Les premières batailles n'empêchent pas les incursions ultérieures ni les provocations, et les hostilités reprennent à l'infini.

Vols répétés, agressions à l'envi, offensives verbales à défaut d'être physiques : depuis Platon (et même un peu avant, avec Héraclite et Xénophane de Colophon), on s'en est donné à cœur joie.

Les arguments les plus fous, les plus absurdes, les plus ridicules furent employés pour dénoncer la littérature.

Il arrive que ces discours proposent une description en négatif de la littérature de leur temps : ils en dessinent les ambitions, les pouvoirs, les échecs ; ils expriment une attente à son égard — déçue, bien entendu — ; ils permettent paradoxalement de mieux connaître cette même littérature qu'ils attaquent et le contexte idéologique dans lequel elle s'insère.

Mais le plus souvent, comme dans toute folie, le ressassement domine : les mêmes arguments reviennent inlassablement. Platon les a déjà presque tous.

Car l'antilittérature n'a rien d'un discours raisonnable : c'est une scène fondatrice que chacun veut rejouer, à un moment ou à un autre, pour se donner une posture ou simplement pour exister. La littérature sert de cible idéale, de souffre-douleur, de repoussoir — de tremplin.

Tous les discours antilittéraires ne visent pas à la mort de leur adversaire : ils se contentent souvent de l'écraser pour jouir à leur tour de l'existence. Si la littérature n'était pas là, l'antilittérature finirait par l'inventer.

Il n'est point d'histoire qui vaille ici, sinon façon Macbeth : dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et ne signifiant rien. En fait, on peut regrouper ces discours ressassants sous quatre chefs d'inculpation principaux, ou quatre procès intentés à la littérature :

– au nom de l'autorité : il s'agit d'enlever à la littérature l'autorité dont elle jouit pour en investir d'autres instances, par exemple, la philosophie ou la religion ;

– au nom de la vérité : on affirme dans ce procès que la littérature ne vaut rien face à la science et que cette dernière doit supplanter la littérature ;

– au nom de la moralité : on reproche à la littérature de défaire toutes les normes et de pervertir les individus ;

– au nom de la société : on interdit aux écrivains de s'en faire les porte-parole ou d'y avoir rang.

Ces quatre procès sont difficilement séparables : tels arguments sur la vérité jouent aussi sur la question morale et concourent au refus d'autorité. Ils n'en dessinent pas moins quatre fronts principaux, quatre scènes primitives qui se rejouent dans divers contextes, selon diverses modalités, avec divers talents, sans cesse répétés, avec une jouissance de l'éternel retour et de la menue variation, de la chicane et de la controverse, au milieu d'avocats, de procureurs et de simples greffiers.

Les deux cultures

Je voudrais développer à présent l'exemple d'une attaque assez emblématique, qui joua un rôle capital dans le monde de l'éducation et de l'enseignement supérieur, sur toute la planète, et dont la mémoire ne s'est pas totalement perdue, loin de là : les attaques récentes du ministère japonais de l'Éducation contre les départements de sciences humaines s'inspirent de façon plus ou moins explicite de ce modèle ancien.

Si l'on dit : « les deux cultures », ou bien *the two cultures*, il y a des chances que cela évoque des souvenirs : la formule s'est en effet imposée dans le monde entier pour désigner l'absence de communication entre la culture littéraire et la culture scientifique et pour justifier de nombreuses réformes de l'enseignement visant à promouvoir la culture scientifique contre la culture littéraire. À l'origine de ce mouvement, il y eut un discours tenu à l'université de Cambridge par Charles Percy Snow le 7 mai 1959.

Les Deux Cultures, donc : tel était le titre du discours. Ou plus exactement — le titre était en fait plus long — : *Les deux cultures et la révolution scientifique*, mais la postérité n'en retint que la première partie, et c'est sous cet intitulé restreint que le texte, maintes fois réédité, fit le tour du monde et marqua les esprits, les échauffa même à l'occasion : le pouvoir imageant de la symétrie fit oublier la complexité du réel.

Pourquoi les deux cultures ? Parce que, d'après l'orateur, la culture littéraire et la culture scientifique se regardent toutes les deux en chiens de faïence sagement posés de part et d'autre d'une cheminée, sans jamais pouvoir se rencontrer : les littéraires ne connaissent rien à la deuxième loi de la thermodynamique, ce pont-aux-ânes de la physique moderne, et osent même s'en flatter ; et les scientifiques, quant à eux, ne lisent jamais de littérature, préférant s'adonner aux joies pures du jardinage ou bien, quand par extraordinaire ils ont un livre sous la main, l'utiliser comme simple outil (marteau ou pelle, on ne sait trop, au juste)³. La civilisation moderne est-elle à jamais condamnée à cette déchirure entre deux pôles sans communication possible de l'un à l'autre ? Non pas, déclare Snow. Il faut au contraire combler le fossé culturel en réformant le système éducatif ; donner aux élites les compétences scientifiques qui leur manquent cruellement ; permettre au monde de se développer harmonieusement dans un progrès moral et technologique apte à réunir tous les peuples. Voilà *grosso modo* le credo humaniste et généreux, incontestable à force d'évidence, proclamé à Cambridge en ce jour de mai 1959.

L'auteur du propos avait toutes les qualités requises pour mesurer les conséquences du scandaleux abîme creusé entre les deux cultures : chimiste de formation, Sir Charles Percy Snow avait commencé une carrière de chercheur à Cambridge, puis travaillé comme consultant auprès du gouvernement britannique pendant la seconde guerre mondiale, chargé de mobiliser la communauté scientifique autour des objectifs militaires ; parallèlement, il s'était mis très tôt à publier des romans mettant en scène la vie scientifique, et ceux-ci avaient obtenu un certain succès populaire. Fort de son double titre d'administrateur de la recherche scientifique et d'auteur à la mode intervenant régulièrement dans le débat public, Snow pouvait prétendre à parler avec autorité sur le double sujet de sa

³ Charles Percy Snow, *The Two Cultures* (1959), Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 13-15.

conférence, la coupure entre les lettres et les sciences — coupure à laquelle lui-même se flattait de faire heureusement exception.

De fait, ce technocrate accompli, parfaitement représentatif du type d'administrateurs que l'on croise en trop grand nombre dans les couloirs des ministères de l'Enseignement supérieur et de la Recherche de tous les pays du monde — et au Japon même, j'imagine —, ce technocrate imbu de ses titres sut tirer le meilleur parti de la double légitimité qui nimait en cette matière d'uelle le plus anodin de ses jugements. En quelques mois, le texte de la conférence fut reproduit, traduit et commenté sur toute la planète, son auteur salué comme un penseur de premier rang et accueilli triomphalement en tout lieu, et d'abord par les États-Unis : dès 1960, l'université Columbia imposa *Les Deux Cultures* en lecture obligatoire à tous les étudiants, et le futur président John Fitzgerald Kennedy se promit d'en faire usage dans ses discours⁴.

Or, quand on lit aujourd'hui ce texte non seulement insoucieux de la moindre élégance stylistique — quoique son auteur se flattât d'être écrivain —, mais rédigé dans une prose vulgaire que ne rachètent ni l'enfilade de platitudes bon enfant et de prétentieux souvenirs personnels du genre « Moi qui vous parle, j'ai bien connu tel grand physicien qui me disait... », ni surtout l'incapacité à donner une signification précise aux principaux termes employés, et moins qu'à tout autre à celui de *culture*, curieusement doté de la vertu de changer de sens d'une page à la suivante, on a bien du mal à s'expliquer le retentissement prodigieux dont bénéficia un tel discours, à moins au contraire que sa banalité même n'ait servi son succès international — comme si d'une certaine manière le futur baron Snow (puisque tel fut le titre de noblesse que par la suite la reine d'Angleterre lui octroya pour des mérites, on l'espère sans trop y croire, étrangers aux *Deux Cultures*), comme si donc le baron en puissance avait été de façon paradoxale le premier et principal

⁴ Voir Guy Ortolano, *The Two Cultures Controversy : Science, Literature and Cultural Politics in Postwar Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 60 ; Philip Snow, *Stranger and Brother : A Portrait of C. P. Snow*, Londres, Macmillan, 1982, p. 117.

bénéficiaire de cette dégénérescence de la culture qu'il cherchait si maladroitement à dénoncer.

Toutefois, de cette conférence dont la réputation usurpée laisse encore maintes traces dans le monde anglophone, il n'y aurait rien à dire concernant notre propos si, sous la condamnation explicite de la division de la société en deux cultures, elle n'avait diffusé en contrepoint la petite musique insidieuse d'un discours visant à dévaloriser la culture littéraire proprement dite. Une chose en effet est de promouvoir dans une généreuse vision philanthropique une culture plus englobante, plus unifiée, qui mette sur un pied d'égalité les humanités et les sciences et donne à tout un chacun les moyens d'évoluer indifféremment dans les deux sphères intellectuelles pour affronter les défis du présent : l'objectif est louable — utopique peut-être, mal formulé sans doute, mais louable assurément, comme tout effort d'élever le niveau de connaissances de l'humanité en général. Autre chose est de profiter de cette dénonciation de l'incommunicabilité des cultures pour y dissimuler une critique unilatérale des insuffisances et malfaisances de la culture littéraire, et d'elle seule — car, contrairement à ce que laissait entendre le titre apparemment équitable du discours, la part n'était pas égale entre les deux cultures : la symétrie affichée était fausse.

Deux cultures ? Sans doute, mais l'une était parée systématiquement de toutes les vertus : franchise, vérité, simplicité, utilité, efficacité, altruisme. Il s'agit de la science — ou des savants, on ne sait, car Snow mélange sans scrupule sous le nom de science bien des réalités distinctes : une méthode de construction du savoir, la pratique sociale et professionnelle à quoi elle correspond, le milieu où cette pratique est présente, les individus qui en font partie ainsi que leurs habitudes de vie hors contexte professionnel — confusion généralisée à laquelle Snow se croyait vraisemblablement autorisé par l'emploi du terme de *culture*. Quant à l'autre culture, justement, c'est tout l'inverse : hypocrisie, mensonge, snobisme, passéisme, artificialité, égocentrisme, pure malfaisance même ! Il s'agit — mais oui, qui l'eût cru ? — des

lettrés, des écrivains, des artistes, des intellectuels, de tout ce que vous voulez. Éprouvant un plaisir visible à renforcer le contraste, Snow ne semble pas trouver de reproches assez durs à l'encontre de la culture littéraire, qu'il identifie constamment et sans explication à ce qu'il nomme « la culture traditionnelle⁵ », comme si ce terme avait un sens (est-ce la culture reposant sur la tradition ? la culture dominante ? celle du peuple, des élites, etc. ?). À l'inverse de ce que laissait présager son titre, la conférence se présentait moins comme une déploration de l'incompréhension entre les deux cultures que comme un pamphlet contre les méfaits de la culture littéraire, cause prétendue de tous les maux dont souffre le monde moderne.

On dira que j'exagère. Non pas : en fait, Snow avait déjà publié quelques années plus tôt sous le même titre, « Les Deux Cultures », une première version de son texte, dont vous pouvez juger ici un extrait :

On retrouve dans toute la culture scientifique un peu des qualités propres au Far West. Sa tonalité est, par exemple, résolument *hétérosexuelle*. En termes de comportements sociaux, la différence entre Harwell et Hampstead ou bien, *mutatis mutandis*, entre Los Alamos et Greenwich Village aurait de quoi faire sursauter un anthropologue. Dans l'ensemble de la culture scientifique, on constate une absence — surprenante pour quelqu'un de l'extérieur — du félin et de l'oblique. On a parfois l'impression que les scientifiques ont d'autant plus de plaisir à dire la vérité qu'elle est désagréable. Le climat des relations personnelles est singulièrement tonifiant, pour ne pas dire rude⁶.

Ah, la chaude et rude virilité des relations entre scientifiques ! Voilà qui vous change du caractère efféminé des littéraires et de leur sournoiserie féline ! Qui ne préférerait vivre dans le désert du Nouveau-Mexique, à Los Alamos, avec ses vrais hommes bien

⁵ C. P. Snow, *op. cit.*, p. 11-14, 23 : « the traditional culture ».

⁶ *Id.*, « The Two Cultures », *The New Statesman and Nation*, 6 octobre 1956, p. 413. Je souligne. Harwell était le siège du centre de recherches nucléaires britannique, Hampstead un quartier intellectuel et bourgeois de Londres. Los Alamos et Greenwich Village, à New York, sont leurs équivalents aux États-Unis.

endurcis, de vrais cow-boys, plutôt qu'avec ces petites tapettes de Greenwich et de Hampstead ?

On mesure ici le caractère effrayant des préjugés de Sir Charles, et l'on se demande, bien sûr, quelle enquête sociologique précise permit à notre intellectuel de parvenir à une perception si nuancée de la réalité. Deux ans plus tôt, en 1954, le génial mathématicien britannique Alan Turing s'était donné la mort après avoir été condamné pour homosexualité. Héros de la seconde guerre mondiale, que les Alliés n'auraient peut-être pas gagnée sans sa contribution au décryptage de la machine Enigma, il avait ensuite mis au point le principe même de l'ordinateur et de l'intelligence artificielle, ni plus ni moins. Alors oui, peut-être qu'avec un homosexuel de moins dans ses rangs le monde scientifique britannique pouvait se réjouir d'avoir su préserver une bonne et saine ambiance « résolument hétérosexuelle ». La science s'en portait-elle mieux pour autant ? Snow, visiblement, ne se posait pas la question.

En 1959, pour sa conférence à Cambridge, le passage litigieux de 1956 fut curieusement gommé, de même que celui où, interrogé sur ses lectures, un scientifique répondait : « En tant qu'homme marié, je préfère le jardinage⁷ ». Non pas simplement : « je préfère le jardinage » ; mais : « en tant qu'homme marié », ce qui sans doute pour Snow avait son importance. On voit bien l'argument : la culture littéraire n'intéresse que les homosexuels, elle est elle-même stérile, perverse, dangereuse⁸. C'est un argument qui remonte à loin dans l'histoire de l'antilittérature : on en trouve les premières traces dès la fin du Moyen Âge, où l'accusation est liée à la figure mythique d'Orphée, à la fois premier poète de l'histoire et inventeur supposé des amours de même sexe.

En 1959, donc, suppression des allusions homophobes plus ou moins directes où Snow faisait preuve du même caractère « félin et

⁷ *Ibid.*, p. 414. Dans la conférence de 1959, la comparaison entre Harwell et Hampstead disparaît en tant que telle : changeant de perspective, elle devient une correspondance entre Greenwich Village et Chelsea ; l'insistance porte alors sur les ressemblances entre les milieux littéraires de part et d'autre de l'Atlantique (*The Two Cultures, op. cit.*, p. 2).

⁸ L'argument a une longue histoire : voir plus bas, troisième procès.

oblique » qu'il se plaisait à dénoncer dans le monde littéraire. En revanche, le danger de la littérature est toujours là, plus massif que jamais. Il est — c'est le grand mot — *politique* :

Je me souviens avoir été interrogé de façon serrée par un scientifique de renom : « Pourquoi la plupart des écrivains défendent-ils sur la société des opinions qui auraient passé pour parfaitement inacceptables et démodées à l'époque des Plantagenêts ? N'est-ce pas le cas de la plupart des écrivains célèbres du XX^e siècle ? Yeats, Pound, Wyndham Lewis, les neuf dixièmes de ceux qui ont dominé la sensibilité littéraire à notre époque — ne furent-ils pas non seulement politiquement idiots, mais politiquement malfaisants ? »

Vient alors la question fondamentale, énorme, ridicule : « Est-ce que l'influence de tout ce qu'ils représentent n'a pas contribué à rendre possible Auschwitz ?⁹ »

Mais bien sûr, il fallait y songer : Hitler, le nazisme, la crise de 1929, l'invasion de la Pologne, le déclenchement de la seconde guerre mondiale, le développement des nationalismes et des théories raciales au XIX^e siècle, l'antijudaïsme permanent en Occident depuis deux mille ans, tout cela ne fut quasiment pour rien dans l'invention des camps d'extermination. La faute en revient assurément à quelques poètes britanniques et américains de l'entre-deux-guerres. On se demande comment on n'y avait pas pensé plus tôt.

Trêve de plaisanterie : si Snow n'avait pas précisé un peu plus haut que son interlocuteur était un savant réputé, on aurait pu croire qu'il rapportait une mauvaise conversation de salon, lors d'un dîner en ville, quand parfois, l'alcool aidant, à la fin du repas, la discussion déraile au milieu des volutes de fumée. Or, il le présente comme « un scientifique de renom » : tout autre que Snow en eût tiré des conclusions raisonnables sur la valeur de cette culture scientifique tant vantée et sur l'intelligence qu'elle est supposée conférer — mais tout autre que Snow n'eût sans doute pas jugé bon de rapporter un tel propos, sinon pour s'en gausser.

⁹ *Id.*, *The Two Cultures*, *op. cit.*, p. 7.

Après une telle saillie, on s'attend que Snow reprenne les rênes de la conversation et rectifie le jugement de son interlocuteur. Il y avait, après tout, bien des choses à répondre : par exemple, que Yeats, Pound et Lewis n'étaient guère lus en Grande-Bretagne et encore moins en Allemagne ; qu'il y avait aussi James Joyce, Thomas Mann et Marcel Proust, pour ne citer qu'eux, peu suspects d'accointances avec le fascisme et l'antisémitisme ; que bien des scientifiques avaient permis l'existence d'Auschwitz : les anthropologues Francis Galton et Georges Vacher de Lapouge, des ingénieurs comme Wernher von Braun et Hermann Pohlmann, inventeurs des fusées V2 et des Stuka, des médecins comme le docteur Josef Mengele, sans oublier les chimistes d'IG Farben ; que la littérature n'eut dans cette histoire ni plus ni moins de responsabilité que la société dont elle était la simple expression, etc. Bref, les arguments ne manquaient pas.

Au lieu de quoi, le futur baron Snow répondit :

Je pensai sur le moment, et je pense encore, que la réponse correcte ne pouvait consister à défendre l'indéfendable. Il n'aurait servi à rien de dire que Yeats, d'après des amis dont le jugement a toute ma confiance, fut un homme d'un caractère singulièrement magnanime, aussi bien qu'un grand poète. Il n'aurait servi à rien de nier les faits, qui étaient largement avérés. La réponse honnête consistait à dire qu'il y a en fait une relation, que les littéraires sont bien coupables de tarder à reconnaître, entre certaines formes artistiques du début du XX^e siècle et les expressions les plus imbéciles d'un sentiment antisocial. Voilà une raison entre autres pour laquelle certains d'entre nous, nous avons tourné le dos à l'art et cherché à nous frayer une voie nouvelle ou différente¹⁰.

Tant d'énormités laissent rêveur : « défendre l'indéfendable », Yeats à demi pardonné parce qu'au fond c'était un brave type... Avec des amis tels que Snow, la littérature n'a pas besoin d'ennemis.

Le plus insupportable, c'est la bonne conscience avec laquelle l'orateur débitait de telles sornettes : il était sûr de représenter le bien

¹⁰ *Ibid.*, p. 7-8.

et la morale, sûr d'avoir l'avenir avec lui, sûr qu'on l'écouterait comme un oracle. Mais bonne conscience sans intelligence ne vaut rien.

Pour Snow, la littérature, même bonne, n'est plus nécessaire. Jamais il ne tente, par souci d'équilibre, d'indiquer les insuffisances de la science face aux problèmes contemporains ; jamais il ne conseille à celle-ci d'emprunter un tant soit peu aux qualités de la culture littéraire. La symétrie affichée est fautive : il y a deux cultures, mais il n'y en a qu'une qui compte, et tout le reste est — littérature.

Le plus intéressant, dans cette histoire, est le succès mondial rencontré par une telle proposition dans les quelques mois qui suivirent la conférence, malgré toutes ses approximations, ses simplifications abusives, ses absurdités, ses contre-vérités. Il faut croire que le monde n'attendait que cela : un discours opposant radicalement le principe littéraire au principe scientifique et valorisant le second aux dépens du premier. Un discours confirmant l'idée, imposée partout et chez tous avec une imperturbable prégnance, selon laquelle en cette seconde moitié du XX^e siècle la littérature avait été définitivement détronée par la science ; qu'elle appartenait à un âge révolu ; qu'elle n'avait plus sa place dans le monde moderne. Si tant de gens furent aveugles aux naïvetés pourtant flagrantes de la conférence du 7 mai 1959, tant d'intellectuels, de critiques, de journalistes, d'hommes politiques, c'est qu'elle ne faisait qu'assener avec la force éblouissante de la pseudo-évidence une thèse dont tous étaient déjà intimement convaincus, parfois sans même oser se l'avouer : littérature et progrès s'étaient révélés incompatibles et, puisque le monde de l'après-guerre était à présent lancé sur la voie irrésistible de l'amélioration matérielle et morale de l'humanité, puisque tous s'en réjouissaient de bonne foi, puisque l'an 2000, à portée de main, semblait devoir promettre la réalisation des utopies les plus folles, l'antilittérature pouvait désormais devenir le discours officiel des élites. Porteuse d'une vérité et d'une efficacité dont la littérature était

dépourvue, la science avait vaincu, définitivement : ce credo était la chose du monde la mieux partagée, et Snow était son prophète.

Défense de la littérature : le troisième royaume

Tout se finit-il ici ? Pas tout à fait. Longtemps, les résistances au discours de Snow demeurèrent dans l'ombre. Tous avaient applaudi l'orateur, ou en avaient fait mine. Nul ne semblait apercevoir, derrière le dispositif apparemment généreux et humaniste de réconciliation des deux cultures avancé par l'écrivain, la mise en route d'une machine de guerre exclusivement antilittéraire. Tout alla donc bien, si l'on peut dire, pendant trois ans.

C'est alors qu'intervint un fâcheux. Pas n'importe lequel, mais Frank Raymond Leavis, le critique le plus célèbre et le plus influent de Cambridge, sinon du Royaume-Uni, impitoyable censeur des médiocrités littéraires, dont les jugements acérés modifiaient à volonté le canon et faisaient et défaisaient les réputations. Sa revue, *Scrutiny*, avait défendu pendant des lustres la place de la littérature comme l'une des réalisations les plus hautes de l'esprit humain, comme l'élément central de toute formation intellectuelle rigoureuse. S'il va sans dire que la conférence de Snow et le succès qu'elle avait rencontré indisposaient le critique, s'il voyait bien comment l'influence apparemment irrésistible du personnage était sur le point de réduire à néant ses propres efforts pour faire de l'étude de la littérature anglaise la base du curriculum universitaire, Leavis n'en dut pas moins ronger son frein ; il ne s'exprima publiquement sur le sujet que le 28 février 1962.

Je ne veux pas ici reprendre l'ensemble des arguments, violents et *ad hominem*, développés par Leavis, ni toute la polémique, considérable, qui s'ensuivit. Je ne m'attarderai que sur l'argument le plus fondamental.

Que la science rende plus efficace l'action humaine, nul n'en saurait disconvenir. Mais, interrogea Leavis, quelles seront les fins de cette action ? Le savant dans son laboratoire n'a pas plus qu'un

autre la capacité d'en décider. Or, voilà justement à quoi réfléchit la littérature : aux finalités ultimes. Et Leavis de citer l'œuvre de Joseph Conrad et de D. H. Lawrence, dont la réflexion sur le rôle du progrès technique dans le bien-être social et dans l'existence individuelle apparaît autrement plus nuancée que celle de Snow : il y a une dimension réflexive propre à la littérature, dont ni l'université ni l'humanité en général ne sauraient faire l'économie et que ne peut aucunement remplacer le journalisme de bas étage pratiqué par Snow et ses amis. Voilà donc une réponse apportée aux accusations contre la prétendue immoralité ou dangerosité de la littérature.

Mais il y a plus, poursuit Leavis : c'est le principe même d'une comparaison entre science et littérature qui est vicié à la base. Que la science soit une merveilleuse création humaine, comme l'affirme Sir Charles, il serait absurde de le nier. Cependant,

il existe avant cela une réalisation humaine créée en commun, une œuvre plus fondamentale encore de l'esprit humain (et pas seulement de l'esprit), sans laquelle l'érection triomphante de l'édifice scientifique n'aurait pas été possible : il s'agit de la création du monde humain, incluant le langage. C'est une création sur laquelle nous ne pouvons nous appuyer comme sur un acquis du passé. Elle vit dans la vivante réaction créative aux changements du présent.

Or, poursuit le critique,

c'est dans l'étude de la littérature, et de la littérature dans sa propre langue en premier lieu, que l'on parvient à reconnaître la nature et la priorité du troisième royaume (ainsi que, de façon fort peu philosophique, sans doute, je le nomme lorsque je parle à mes élèves), le royaume de ce qui n'est ni purement privé et personnel, ni public — en ce sens qu'on ne pourrait pas l'apporter au laboratoire ou le montrer du doigt. Vous ne pouvez pas montrer du doigt le poème ; il n'est "là" que dans la réaction re-créative d'esprits individuels aux signes noirs disposés sur la page. Cependant — voici une nécessité de foi — c'est quelque chose où les esprits peuvent se rencontrer¹¹.

¹¹ F. R. Leavis, « The Two Cultures ? », *op. cit.*, p. 303 (*Nor Shall My Sword*, p. 61-62).

Profession de foi admirable et presque désespérée en la littérature, qui tâche de la sauver face à la science en rendant sensible un ordre de réalités qui lui serait propre : celui de ce « troisième royaume » intermédiaire, intercalé entre le for intérieur et le monde extérieur, entre la subjectivité pure et l'objectivité dure. C'est le monde partagé de l'intersubjectivité : valeurs et jugements esthétiques sur lesquels se fonde la possibilité d'une vie en commun. Comment refuser à la littérature le rôle éminent et premier qu'elle peut jouer dans l'exploration de cet immense domaine ?

Pour Leavis, l'expérience littéraire est triple : elle est une expérience de langage contribuant à la fondation d'une langue commune ; une expérience esthétique permettant l'instauration d'un canon et d'une tradition de référence ; une expérience morale visant, pour reprendre la formule fameuse de Matthew Arnold, à la « critique de la vie¹² ». Impliquée dans l'origine même de toute communauté de pensée, la littérature participe au fonctionnement de la société avec une efficacité qui n'a rien à envier à la science. À celle-ci échoit en partage le vrai, à celle-là le bien et le beau. La science pourra-t-elle jamais rendre obsolète la littérature, s'il est admis que la question morale et l'expérience esthétique doivent demeurer au centre de toute éducation et de toute existence civique ? La science est maîtresse de vérité, la littérature institutrice du bien — et secondairement du beau : telle est la position défendue vaillamment par Leavis.

La littérature dans la culture

Et c'est une position qu'il importe de rappeler de temps à autre à tous nos dirigeants, au Japon ou en France. Il y a quelques années en effet, en France, le président Nicolas Sarkozy déclencha une vive

¹² Matthew Arnold, « Joubert » (1865), dans *Selected Prose*, éd. P. J. Keating, Londres, Penguin Books, 1987 (1^{re} éd. : 1970), p. 172 ; « The Study of Poetry » (1888), *ibid.*, p. 341. Voir, par exemple, F. R. Leavis, « Luddites ? or There is Only One Culture » (1966), dans *Nor Shall My Sword*, *op. cit.*, p. 97 : « les jugements dont s'occupe le critique littéraire sont des jugements sur la vie ».

polémique en s'indignant que, lors d'un concours administratif, on eût posé à une candidate une question sur *La Princesse de Clèves*, le roman de Mme de La Fayette. Je passe ici sur les détails, mais il faut savoir que, dans l'histoire de la littérature française, *La Princesse de Clèves* joue un rôle assez analogue à celui que joue au Japon le *Genji Monogatari* de Murasaki Shikibu : on compare assez souvent ces deux œuvres entre elles, au motif qu'elles ont initié chacune en sa langue le genre du roman psychologique. La controverse provoquée par M. Sarkozy fut immense : des foules descendirent dans les rues, par exemple, pour lire à haute voix le roman de Mme de La Fayette.

Tout le débat portait au fond sur cette interrogation : quel ensemble de connaissances et d'expériences un Français est-il supposé partager avec ses concitoyens pour pouvoir exercer dignement et sans malentendu un emploi dans la fonction publique, fût-il de simple commis ou d'adjoint administratif ?

Vivre dans un pays, dans une collectivité de toute nature, y exercer une fonction de quelque importance que ce soit, paraît difficile sans un minimum de substrat culturel permettant de faire société, sans un ensemble de références communes autorisant le dialogue et la compréhension réciproque. Que les connaissances pratiques et l'expérience soient premières, nul n'en saurait disconvenir ; les concours leur donnent une place importante ; mais doit-on s'y limiter ?

Question subsidiaire : peut-on de ce cadre commun de référence extraire la littérature en tant que telle ?

En France, une connaissance minimale de l'histoire de France ne paraîtrait pas déplacée — la date de la Révolution française, par exemple : un président de la République oserait-il s'en formaliser ? Et si la connaissance de la date de la Révolution française semble un requis acceptable, pourquoi pas celle des grandes œuvres de la littérature où se reflètent les valeurs républicaines, Voltaire ou Hugo ?

Proust est-il trop difficile et trop élitiste ? Rabelais et Montaigne trop lointains ? On ne peut guère imaginer la France sans eux. Et si

Rabelais et Montaigne sont admissibles, pourquoi pas finalement madame de La Fayette, dont l'unique roman a marqué l'histoire du genre, et dont l'univers, empreint de raffinement psychologique, de savoir-vivre délicat et d'une relative liberté de mœurs, n'est pas sans coïncider avec une certaine idée de la France telle qu'elle subsiste encore de par le monde ?

Après, tout est une question de limites. Où s'arrêter dans les exigences ? À quel niveau de précision ? La connaissance de noms et de dates est peu de chose ; elle ne vaut rien par rapport à la lecture même des œuvres ; mais elle a l'avantage de maintenir des repères ainsi que la possibilité d'une mémoire nationale, voire européenne ou mondiale.

Et ce qui vaut pour la France vaut pour tout pays, y compris le Japon : l'apprentissage de la littérature et la lecture des grandes œuvres du passé participe de la constitution d'une culture commune, qui non seulement relie les citoyens entre eux, mais crée des liens entre les générations. C'est un langage commun entre la grand-mère et la petite-fille, qui peuvent se réciter les mêmes fables de La Fontaine ou les mêmes *tanka*. La littérature relève, comme le disait Leavis, de ce « troisième royaume » qui permet au monde humain d'exister.

D'autres arts, bien sûr, auraient leur place dans ce troisième royaume. Mais parmi tous les arts la littérature occupe une place prééminente en sa qualité d'art du langage, c'est-à-dire comme l'art de ce qui nous constitue en tant qu'êtres humains. L'art de raconter des histoires ou de dire des poèmes est l'art premier par excellence, celui dont les œuvres se répandent et se diffusent le plus facilement, sans aucune déperdition de valeur. Si vous voulez voir la Joconde ou la montrer à des étudiants, vous devrez vous contenter de reproductions ou bien les emmener au Louvre. Si vous voulez voir *La Règle du jeu* de Jean Renoir, vous devez disposer d'un minimum d'infrastructures techniques, et encore ne serez-vous pas toujours assuré de visionner le film dans les meilleures conditions. En revanche, si vous voulez lire un poème de Charles Baudelaire,

n'importe quelle édition bon marché fera l'affaire, et vous aurez accès au poème lui-même, sans aucune perte de qualité ni d'information. La littérature est l'art le plus démocratique en ce qu'il permet à tous les lecteurs d'accéder aux mêmes chefs-d'œuvre sans discrimination.

La littérature : illégitime par excellence

C'est pourquoi, au bout du compte, il convient de défendre sans cesse la littérature — cette littérature présentée comme une coupable idéale par tous ceux qui, dans les gouvernements, dans les couloirs des ministères, dans les médias, dans des départements universitaires voisins et néanmoins concurrents, essaieront ici et là de réduire sa place dans les cursus et dans les diplômes et voudront diminuer, voire supprimer les moyens qui lui sont alloués. Sans doute ces adversaires risquent-ils de réussir pendant quelque temps dans leur entreprise malhonnête, et c'est pourquoi il importe à chaque attaque de riposter, de contrer les arguments hostiles, d'élaborer des stratégies précises et efficaces de défense et d'apologie. L'entreprise est, il ne faut pas se le dissimuler, terriblement difficile, car, dans la réalité, la plupart des procès intentés à la littérature proviennent soit de la bêtise humaine soit de la mauvaise foi. Or, la mauvaise foi, par principe, ne veut jamais se laisser convaincre, et, quant à la bêtise, elle est tellement puissante et répandue que les victoires qu'on remporte sur elle ne sont jamais que provisoires : la littérature rencontrera toujours un adversaire plus bête que le précédent.

La seule note d'espoir, mais d'espoir parfaitement réaliste parce que fondé sur l'expérience des siècles passés, c'est que la littérature n'a guère besoin de nous pour se défendre : elle se défend assez bien toute seule, par elle-même. En dépit de toutes les agressions, il y aura toujours des textes qui s'écriront et des lecteurs pour les lire. Car si la littérature peut se définir comme le rebut de tous les autres discours, alors il est rassurant de penser qu'il y aura toujours un tel rebut,

c'est-à-dire un reste irréductible, inassimilable à tous les autres genres de discours raisonnés et raisonnables. Malgré les attaques incessantes et immémoriales dont elles sont l'objet, les œuvres littéraires n'en continueront pas moins à parler avec autorité, à dire une vérité, à proposer des modèles éthiques, à exprimer la volonté et les opinions des individus et des peuples.

Car depuis toujours les œuvres littéraires parlent du monde, des hommes, des dieux, de la politique, du cœur et des sentiments, des souvenirs et du futur, de ce qui n'eut et n'aura jamais lieu, de ce qui pourrait tout de même advenir. Elles invoquent les dieux, les font apparaître, transportent dans le temps, dans l'espace et dans l'esprit, soignent les malades, guérissent les possédés, empoisonnent les bien portants, renvoient les riches les mains vides et les enrichissent, renversent les puissants de leur trône et les y maintiennent, élèvent les humbles ou bien les rabaissent. Elles créent de nouveaux univers, de nouvelles cités, renomment le réel, le transforment, l'abolissent, l'idéalisent, le laissent intact. Bref, elles continuent de faire tout ce qui leur fut interdit et refusé pendant des siècles, au cours d'infinis procès ; et elles font encore bien davantage, dont on n'a pas la moindre idée et qu'on ne découvrira que beaucoup plus tard — ou jamais.

Elles le font et le feront comme elles l'ont toujours fait, c'est-à-dire sans légitimité, sans méthode, sans façon.

Je définirais volontiers la littérature comme le discours illégitime par excellence. Si on l'attaque, tant mieux : c'est qu'on rend un hommage paradoxal à son pouvoir. Bien pire en effet que la haine de la littérature serait l'indifférence : plutôt au dieu Tenjin que son temps n'arrive jamais !

Université Paris Nanterre